

— Non, certes, je n'en suis pas là. Et j'ai ce soir un gros travail à faire.

— Père, ce n'est pas prudent, tes yeux sont tout brillants de fièvre, et tes mains brûlent.

— N'aie crainte, ma fille, je me reposerai ensuite.

Il disait cela de sa voix calme, avec une inflexion dédaigneuse.

Puis il commanda un bain chaud qui, à partir du milieu de la nuit, devait rester entretenu à l'attendre.

Et il s'enferma dans la bibliothèque.

L'aube blanchissait à peine que la jeune fille fut brusquement réveillée par un bruit inusité.

Inquiète, elle se dressa sur son séant. Il y avait au-dessous d'elle, dans la salle à manger, dans le péristyle, des allées et venues folles.

Et soudain à travers la porte la voix de Drauca se fit entendre, pressée, haletante,...

— Vite, mon enfant, vite, venez !

Tout de suite elle pensa à son père. Un malheur était arrivé ! Elle se vêtit à la hâte et descendit.

En la voyant, les serviteurs furent atterrés. Elle interpella le premier venu :

— Qu'y a-t-il ? Parlez, mais parlez donc ! Mon père ?...

Nul n'osait parler.

De la salle à manger elle vit sortir l'intendant. Elle se précipita :

— Actus, où est mon père ?

Il baissa la tête : de grosses larmes coulaient sur son visage.

Alors, folle d'angoisse, elle franchit le seuil. Il voulut la retenir, elle le bouscula et passa outre.

Elle traversa en courant le *triclinium* d'été. Il y avait du monde autour des salles de bain. Elle s'y jeta, écartant les affranchis et les esclaves.

Alors, sur un lit de repos elle vit le chevalier étendu, enveloppé d'un long peignoir, raidi, le visage exsangue, les yeux clos, les lèvres serrées. Par places le peignoir était rouge.

Dans la baignoire, à côté, l'eau n'était plus de l'eau c'était du sang.

Du sang ! Il s'était ouvert les veines dans le bain !

Elle poussa un cri sauvage et, tombant à genoux près du cadavre, elle le serra dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes...

Longtemps elle resta écroulée sur ce corps qui se refroidissait.

La vieille nourrice seule osa l'en arracher. Elle prétexta la toilette funèbre du mort, et l'emmena.

Dans la ville le bruit du suicide s'était répandu.

Amis, clients, curieux, entraient déjà dans l'*atrium*.

En les apercevant elle fit un geste de douleur.

— Je vous en prie, murmura-t-elle, pas maintenant, plus tard!...

Respectueux, ils se retirèrent.

La pensée qu'il fallait isoler le dernier sommeil de son père et sauver peut-être son honneur la saisit alors avec force, et elle fit fermer l'*atrium*. Puis elle remonta pour achever de s'habiller.

L'âme broyée, elle se laissa coiffer et revêtit de la robe blanche.

Comme elle redescendait on vint la prévenir que dans la bibliothèque, bien en évidence, il y avait des lettres et des papiers.

Ah ! le secret de ce deuil !

Droite, sans soutien, elle y alla.

Sur la table elle trouva quelques dossiers volumineux et des tablettes cachet de cire qui portaient son nom.

D'une main glacée elle rompit le cachet. Tracées au stylet les lignes s'allongeaient régulières, calmes, sans une rature.

“ *Ma chère enfant, je suis avisé par courrier impérial, et à n'en pouvoir douter, que les Alani, ayant franchi les Pyles Caucasiennes, se sont répandus en Arménie. Ils menacent déjà Trapezus, donc tout l'arrière-pays est entre leurs mains. De fait, voici quinze jours que je n'avais reçu aucune nouvelle de Pancratius.*

*C'est la destruction de l'exploitation minière, l'augmentation des frais énormes engagés dans l'entreprise, l'écroulement de mes rêves.*

*Recommencer plus tard ? C'est impossible. De longs mois se passeront avant que les Barbares soient refoulés ; et même alors tous les frais d'installation seraient à refaire. C'est folie d'y songer.*

*J'ai longuement réfléchi : quelle figure ferai-je à Rome après une pareille aventure ? Vivre dans la médiocrité ne me convient pas. Autant cesser de vivre un peu plus tôt.*

*Il y a toi. Si j'étais nécessaire à ta vie je resterais à tes côtés. Mais je ne te suis plus nécessaire. Polybius t'aime trop réellement pour ne pas t'épouser, puisque mon honneur restera sauf. Tu n'as plus l'empêchement que tu m'avais opposé, puisque les mines n'existent plus. Et dans nos biens fonciers tu trouveras assez d'argent pour reconstituer ta dot.*

*J'ai confiance que tu ne me blâmeras pas. Tu me connais ; un seul obstacle pouvait réduire ma volonté : la pauvreté. Le Destin l'a jeté sur mes pas, je m'arrête.*

*Je te quitte, ma chère fille. A mon dernier moment j'aime à reconnaître que tu ne m'as jamais donné que satisfaction : l'unique résistance que j'aie rencontrée chez toi témoignait seulement d'une excessive noblesse d'âme.*

*Ne m'oublie pas. Adieu.*”

De longues minutes elle resta là, brisée, incapable de réflexion, mouillant de ses pleurs la cire blanche.

Sous les tablettes il y avait un parchemin signé par le chevalier et scellé de son sceau. C'était un relevé général de ses comptes. Le passif comportait l'argent reçu les jours précédents des actionnaires et qu'il faudrait leur rembourser ; puis les dépenses faites à Rome en achat de matériel, et les sommes promises à des tiers. A l'actif se trouvaient les villas de Rome et d'Herculaneum avec leurs mobiliers, les biens-fonds de la Sabine et du Picenum, et une petite quantité d'or liquide.

Les dossiers relevaient le détail des dettes et contenaient les titres de propriété.

Elle prit tout cela et l'enferma en lieu sûr.

Puis, spontanément, se tournant vers les seuls vrais amis qu'elle eût encore connus, elle écrivit aux Galates :